

Frédéric Dégut, le tapissier lyonnais de Clemenceau

Patrimoine. Le bureau du ministère de la Défense, d'où Georges Clemenceau, à partir de 1917, conduisit la France à la victoire a été fidèlement restauré au prix d'un étonnant travail. Un artisan lyonnais d'excellence s'est chargé de la partie la plus délicate de cette opération.

À croire que le poids du passé rendait les lieux intimidants. Toujours est-il que, depuis des décennies, le bureau était resté inoccupé, pas un militaire, pas un conseiller, pas un fonctionnaire n'avait osé s'y installer. À tel point que cette pièce pourtant admirablement située au premier étage de l'hôtel de Brienne, avec vue sur la rue Saint-Dominique, avait fini par servir de simple débarras.

Sur la base d'une photo

Hommage d'un breton au grand vendéen, en cette année de centenaire de la Grande Guerre, le ministre de la Défense, Jean-Yves Le Drian, a voulu en finir avec cette navrante situation. C'est en effet lui qui a voulu que soit effectuée cette restauration.

Laquelle a été menée au pas de charge, dans la grande tradition militaire. Lancé en décembre 2012, le projet a été mené à bien en un peu moins de deux années. Une gageure en la matière. Car si le mobilier présent dans le bureau en 1917 (et depuis éparpillé dans le ministère) a été facilement identifié et retrouvé. Il en allait autre-

ment du décor. D'autant qu'à part une pauvre photo (en noir et blanc, bien sûr) prise en 1917, au moment de l'arrivée de Clemenceau à l'hôtel de Brienne, il n'existait rien d'autre dans les archives. Pas le moindre état des lieux, la moindre facture, le moindre échantillon.

Pour retrouver la nuance de la peinture qui couvrait les boiseries à cette époque, hommes de l'art et architectes des monuments historiques furent donc contraints de procéder à des sondages qui leur ont permis de remonter jusqu'au... XVIII^e siècle. Finalement une couleur gris clair paraissant selon toute vraisemblance remonter à la période Clemenceau a été retenue.

Pour les tentures, l'affaire était encore plus ardue. Et c'est là que notre artisan lyonnais entre en scène, Frédéric Dégut ayant été retenu, après appel d'offres, pour cet aspect si particulier du chantier.

Mais laissons lui la parole : « Toujours en nous appuyant sur cette unique photo nous avons tenté de retrouver, avec les architectes, le motif de la tenture. Ce qui fut difficile. Pour les couleurs ce fut plus dif-



Photo D. R.

ficile encore et c'est par déduction que nous sommes arrivés à cette gamme de couleur où domine le gris, le bleu et le doré. Rentrés à Lyon nous avons fait fabriquer par un artisan d'excellence, M. Michel Noël, plusieurs échantillons avant de parvenir au modèle qui allait recueillir l'assentiment des architectes. Après

Clemenceau dans ses meubles

Le bureau du « Tigre » a été reconstitué à l'identique. Les tentures ont été tissées dans la région lyonnaise.

quoi, 140 mètres de tentures ont été tissés, à quoi il faut ajouter le tissu des rideaux dans la même couleur que le fond des

tentures ».

Fin novembre dernier, le bureau, rendu à son état historique, a été inauguré. Pas un détail ne manque, chaque meuble est à sa place. S'il revenait, le « Tigre » retrouverait même, soigneusement alignés sur leurs rayons, tous les ouvrages de sa bibliothèque. ■

R.R.

Le très haut de gamme, le pari gagnant de ce jeune artisan

Portrait. Dans son atelier on ne voit que des étoffes précieuses, des meubles rares et estampillés. Son amour des belles choses et la qualité de son travail ont conduit Frédéric Dégut à se constituer une clientèle internationale.

Rien ne prédisposait Frédéric Dégut à ce métier. Rien, sinon le goût du travail bien fait et l'amour du beau. Les Compagnons du Devoir se sont chargés d'initier cet enfant de Charolles (Saône-et-Loire) au travail de tapissier. Un artisan lyonnais, Jacques Royer, va compléter cette formation en accueillant le jeune homme dans son atelier de la rue Pierre-Corneille. Il ne pouvait pas mieux tomber, l'homme est, en effet, un spécialiste du mobilier XVIII^e et compte autant d'antiquaires que d'amateurs éclairés dans sa clientèle.

Mais lorsqu'en 2006 Frédéric Dégut reprend l'affaire a son

compte les temps ont changé. Le mobilier de style se vend plus difficilement, à l'exception des plus belles (et plus chères) pièces.

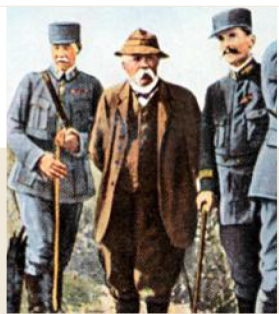
Pour assurer l'avenir, le jeune artisan choisit la voie de l'excellence professionnelle. Bonne pioche, encore une fois. Car, en choisissant de répondre aux appels d'offres sur les grands chantiers de restauration du patrimoine, Frédéric Dégut parvient à s'imposer sur plusieurs marchés (Le château de Sully, Versailles, l'opéra de Clermont-Ferrand, la chambre des députés) et ainsi à se faire connaître pour la qualité de son travail dans ce milieu plutôt fermé. Désormais des

collectionneurs privés font appel à ses services, des architectes, aussi, engagés dans des chantiers de rénovation. Il s'est ainsi constitué

une clientèle internationale, dans le très haut de gamme. Un marché de niche, peut-être, mais satisfaisant à tous points de vue. ■



■ Dans les mains de Frédéric Dégut, un peu de l'étoffe du bureau de Clemenceau. Photo Philippe Juste



■ Clemenceau en 17, dans les tranchées. Photo DPA/MAXPPP

C'est en novembre 1917, troisième année de la guerre et année de tous les doutes, qu'à la demande de son vieil adversaire Raymond Poincaré alors Président de la République, Georges Clemenceau, 76 ans, est appelé à la présidence du Conseil. Choisisant d'assumer également le portefeuille de ministre de la Guerre, il s'installe à l'hôtel de Brienne d'où il conduira à la fois le pays et les opérations. « Je fais la guerre », martèlera « le Tigre », quelques semaines plus tard devant l'assemblée. On sait aussi qu'il la gagnera.